



HAL
open science

Un "Russe Allemand" exilé à Prague

Stéphanie Cirac

► **To cite this version:**

Stéphanie Cirac. Un "Russe Allemand" exilé à Prague. Cahiers du CEFRES, 2011, pp.145-174.
halshs-00687122

HAL Id: halshs-00687122

<https://shs.hal.science/halshs-00687122>

Submitted on 12 Apr 2012

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



CEFRES

Centre français de recherche
en sciences sociales
USR 3138 CNRS-MAEE

UN « RUSSE ALLEMAND » EXILÉ À PRAGUE.
CORRESPONDANCES

Stéphanie Cirac

In :

Cahiers du CEFRES. N° 31, Contributions à une histoire culturelle germano-tchèque en Europe centrale. Un espace à reconstruire

Françoise Mayer, Catherine Servant (dir.)

p. 145-173.

Prague, CEFRES, 2011.

ISBN : 978-80-86311-25-8

ISSN 1805-0336

Pour citer cet article :

Stéphanie Cirac, « Un « Russe allemand » exilé à Prague. Correspondances », *Cahiers du CEFRES. N° 31, Contributions à une histoire culturelle germano-tchèque en Europe centrale. Un espace à reconstruire*. Prague, 2011, p. 145-173.

Un « Russe allemand » exilé à Prague. Correspondances

Stéphanie CIRAC

Centre d'études des mondes russe, caucasien et centre-européen (CERCEC, CNRS / EHESS, Paris)

Résumé

Pour explorer les passages entre les univers russe, tchèque et allemand dans la Tchécoslovaquie de l'entre-deux-guerres, nous nous sommes appuyée sur l'exemple d'Alfred Ljudvigovič Bem, critique et historien de la littérature. Russe d'origine allemande, exilé à Prague après la révolution d'Octobre, son expérience personnelle et littéraire montre dans ses écrits publics et intimes la vitalité de ces échanges et leurs limites.

Ranger Alfred Ljudvigovič Bem (1886-1945) dans une catégorie identitaire précise, fût-elle aussi ambivalente que celle de « Russe allemand », peut sembler réducteur. Allemand, Russe, exilé, Tchécoslovaque : ces dénominations renvoient à des réalités qui ne s'excluent pas nécessairement. Pour mieux considérer dans quelle mesure elles peuvent se recouper, nous entendons interroger la dualité, voire la multiplicité de son identité. L'homme est en effet difficile à classer, tant il franchit de frontières - nationales, linguistiques, géographiques, politiques - et tant ses nombreux écrits furent éclectiques. L'émigration en fait un étranger en Tchécoslovaquie. Cependant, déjà en Russie, n'appartenait-il pas à un *limès* ? Un panorama biographique nous permettra d'éclaircir ce point et surtout de voir comment sa situation a pu jouer sur son approche de la littérature ; son estranéité semble bien avoir aiguisé son regard comparatiste et sa propension à tracer des ponts entre différents univers

linguistiques et littéraires. Je propose d'explorer plus singulièrement la façon dont son environnement direct – en l'occurrence, la Tchécoslovaquie de l'entre-deux-guerres – a pu favoriser ses passages entre identités russe et allemande. Il est en effet intéressant d'observer ces transferts au sein d'un espace où la présence allemande était remarquable et en contact étroit avec une composante slave. Cette rencontre se reflète-t-elle dans les expériences de Bem ? Au-delà de sa biographie personnelle, la lecture de ses écrits, publics et intimes, nous permet de saisir de quelle manière les milieux tchèques, russes et allemands s'entrecroisent. Le franchissement des frontières, la succession des villes qu'il traverse et où il réside plus ou moins longtemps (Odessa, Sofia, Belgrade, Varsovie, Prague), les réseaux qu'il est obligé de créer pour travailler, écrire et publier, inscrivent Bem, à l'instar des autres exilés, dans un espace transnational et l'incitent à multiplier les passages entre différents univers linguistiques et littéraires. Cependant, de tels passages sont-ils si exceptionnels dans l'entre-deux-guerres ? Ces mondes sont-ils réellement cloisonnés ? Et, si oui, l'émigré qu'il fut a-t-il été un passeur entre ces univers ?

Une appartenance culturelle plurielle

Repères biographiques

Avant d'être un passeur, Alfred Ljudvigovič Bem fut celui qui traversait les frontières. Né à Kiev en 1886 dans une famille allemande, ses parents lui ont fort probablement parlé allemand : dans la correspondance familiale, c'est dans cette langue que sa mère, Marija Juzefina Krečmer, s'adresse à son fils. Ljudvig Bem, son père, semble lui aussi peu coutumier de l'écriture cyrillique : quand il écrit en russe à son fils, toutes les premières lettres de ses mots sont en majuscules et il omet le signe mou d'Alfred. À la lecture de la seule missive paternelle succincte, l'on déduit que le russe ne devait guère être écrit, ni même lu à la maison, si ce n'est pour faire

marcher les affaires de ce cordonnier qui devint propriétaire d'un magasin de chaussures sur le Kreščatik, l'artère principale de Kiev au XIX^e siècle. En revanche, les deux fils Bem – Al'fred et Otto – entamèrent leurs études à l'Université de Kiev mais Otto, à la différence de son frère aîné, dut arrêter les siennes pour des raisons politiques à la veille de la Première Guerre mondiale¹.

Al'fred Ljudvigovič avait précédé son frère dans la contestation, ce qui lui avait d'ailleurs valu d'être exclu de l'Université en 1907. Néanmoins, sur la recommandation d'Andrej M. Loboda², son professeur de russe et de slavon, il poursuivit son cursus, dès le troisième semestre, à l'Université de Saint-Pétersbourg où il étudia la philologie. Il assista aux cours d'histoire de la langue russe d'Aleksej A. Šakhmatov³ et à ceux de littérature moderne que dispensait Semen A. Vengerov⁴, dont il fréquentait le séminaire consacré à Pouchkine, aux côtés de Jurij Tynjanov notamment. Ce séminaire réunissait de futurs formalistes dont les idées étaient encore trop embryonnaires pour réellement influencer la pensée de Bem. Les travaux de ce dernier étaient alors d'ordre comparatiste : sous la direction de S. A. Vengerov, il consacra sa thèse de doctorat aux relations entre Chateaubriand et Pouchkine. En 1914, il exposa l'avancée de ses recherches lors d'une séance de séminaire « Puškinist » (pouchkinien) puis, en 1916, son étude fut publiée, sur les

¹ À la suite des mouvements étudiants qui ont eu lieu en 1912-1913 à Kiev, Otto L. Bem est emprisonné et doit arrêter ses études.

² Andrej Mitrofanovič Loboda (1871-1918) était professeur à l'Université Saint-Vladimir de Kiev, spécialiste du folklore russe (les bilynes et l'épopée des bogatyrs) et de la littérature russe des XVIII^e et XIX^e siècles.

³ Aleksej Aleksandrovič Šakhmatov (1864-1920) était un grand slaviste russe, spécialiste de littérature ancienne, qui renouvela son domaine en analysant les cultures slaves, notamment les langues, dans une perspective comparatiste. Outre son érudition, il eut une approche relativement originale dans la mesure où il était aussi occidentaliste.

⁴ Semen Afanas'evič Vengerov (1855-1920) a joué un rôle clé dans la reconnaissance des études littéraires comme discipline universitaire à part entière. Critique littéraire reconnu, il était spécialiste de la littérature contemporaine. Il a, en outre, réfléchi au rôle du critique littéraire, conscient de l'interaction entre ses activités scientifiques et professionnelles et le contexte plus large, social et culturel, dans lequel il œuvre.

conseils de son directeur de recherches, dans le recueil *Puškin i ego sovremenniki* [Pouchkine et ses contemporains] (n° 23-24).

La famille Bem, de toute évidence, ne pouvait subvenir aux besoins du fils aîné lors de ses années d'université. Il dut travailler à la Bibliothèque impériale de l'Académie des sciences, au service des manuscrits que dirigeait Vsevolod I. Sreznevskij⁵. Diplômé de l'Université, il devint bibliothécaire adjoint des collections de l'Académie des sciences sous la responsabilité de son ancien professeur, A. A. Šakhmatov. Signalons au passage que le 8 juillet 1912, à la suite d'une perquisition au cours de laquelle la police découvrit chez Bem des ouvrages interdits par la censure, ce dernier fut de nouveau arrêté – en raison de ses liens présumés avec Georgij Leonidovič Pjatakov⁶, selon son entourage. Šakhmatov se serait écrié : « La politique a perdu Bem »⁷. Il est néanmoins probable que ses professeurs, qui, dès ses premières années universitaires, semblaient accorder une grande attention à leur étudiant, aient pu faciliter sa sortie de prison, le 14 septembre 1912, en lui garantissant un emploi à l'Académie des sciences.

Outre ses charges de bibliothécaire, A. L. Bem mena des activités éditoriales au sein de la revue *Obozrenie trudov po slavjanovedeniju* [Revue des travaux en slavistique]. Enfin, en 1912-1913, il collabora avec Sreznevskij à l'élaboration d'une exposition sur Tolstoï et, dans ce cadre, rédigea une bibliographie des œuvres interdites du penseur russe. Les années qui suivirent, il participa à l'édition d'une série de

⁵ Vsevolod Izmailovič Sreznevskij (1867-1936) était historien de la littérature russe et paléographe. Il fut également le responsable de la section des manuscrits à la Bibliothèque impériale de l'Académie des sciences.

⁶ Militant bolchevik dès 1910, G. L. Pjatakov sera déporté en Sibérie puis exilé. Membre du comité central du PCUS(b) à partir de 1921, il deviendra le Président du premier gouvernement soviétique d'Ukraine. Inculpé lors des procès de Moscou en 1937, en même temps que Karel Rašek, il sera condamné à mort et exécuté.

⁷ « Bema zagubila politika ». Voir Miluša BUBENÍKOVÁ, « Al'fred Bem – storoznik aktivizma », in : A. L. Bem i gumanitarnye proekty russkogo zarubež'ja [A. L. Bem et les projets humanitaires de l'étranger russe], Moscou, Russkij puť, 2008, pp. 244-269.

textes inédits de Tolstoï⁸, dont certains ne seraient publiés qu'après la révolution⁹.

Questions d'identification culturelle et linguistique

Peut-on parler d'acculturation dans le cas d'Alfred Ljudvigovič Bem ? De langue maternelle allemande, le russe n'est pas pour autant un idiome étranger à proprement parler et, dans son histoire personnelle et familiale, les deux cultures se sont toujours côtoyées sans s'exclure. Son intégration sociale à la société russe passe par l'assimilation de la langue et de la littérature russes ; or, cette « auto identification », selon les termes de Marija Magidova¹⁰, n'est pas d'ordre uniquement culturel ou linguistique, mais aussi institutionnel dans la Russie impériale, où il opte pour la nationalité dominante afin de poursuivre ses études et éventuellement d'entrer dans l'administration. En outre, dans les années qui précèdent la Première Guerre mondiale, les sentiments antigermaniques ne sont pas rares. De nationalité allemande jusqu'en 1910, il finit par acquérir officiellement la nationalité russe à un moment où la germanité est tenue en suspicion¹¹. Sa décision est donc conjoncturelle dans la mesure où elle a des raisons sociales et professionnelles, mais elle est aussi le fruit d'une démarche personnelle et intime ; elle aboutit en

⁸ *Tolstovskaja bibliografija, za 1912 g.* [Bibliographie des travaux sur Tolstoï pour l'année 1912], SPb, 1914 ; *Tolstovskaja bibliografija, za 1913 g.* [Bibliographie des travaux sur Tolstoï pour l'année 1913], SPb, 1915 ; *K istorii izučenija Tolstogo* [Sur l'histoire de l'étude de Tolstoï], Petrograd, 1916 ; *Tolstoj. Pamjatniki tvorčestva i žizni* [Tolstoï. Chroniques de son œuvre et sa vie], tome 2, Moscou, 1920 ; *Obzor izdanij pedagogičeskikh statej L. N. Tolstogo* [Panorama des publications des articles pédagogiques de L. N. Tolstoï] ; Alfred Ljudvigovič BEM (éd.), *Bibliografičeskij ukazatel' torenij L. N. Tolstogo* [Index bibliographique des œuvres de Tolstoï], commentaires de V. I. Sreznevskij, Leningrad, Izd. Ak. Nauk, 1926.

⁹ Voir Alfred L. BEM, « Žizneopisanie » [Biographie], in : A. L. Bem i gumanitarnye proekty..., op. cit., pp. 324-325.

¹⁰ Marija MAGIDOVA, « Alfred-Aleksej Bem. K voprosu samoidentifikacii » [Alfred-Aleksej Bem. Au sujet de l'auto-identification], in : A. L. Bem i gumanitarnye proekty..., op. cit., pp. 9-28.

¹¹ Son frère Otto Ljudvigovič, par exemple, arrêté pour des motifs politiques en 1913 (voir note 1), devient en 1914 un prisonnier de guerre en raison de son origine allemande ; il est envoyé en exil dans le village d'Uni, dans la province de Vjatka. Il exerce dans cet exil les fonctions de bibliothécaire. Voir *ibid.*

1937, vingt-sept ans après son obtention de la nationalité russe, à la conversion de Bem à l'orthodoxie. À la veille de l'Anschluss, il affirme à travers la religion sa russité au détriment d'une germanité tant exaltée par les nazis, qui sont déjà parvenus à couper la Tchécoslovaquie du reste de l'Europe et s'appêtent à la soumettre.

L'année de sa conversion, alors qu'il vit depuis seize ans à Prague, A. L. Bem renonce à sa nationalité russe et devient officiellement tchécoslovaque. Cette naturalisation devrait l'aider à obtenir plus facilement une place à l'université, les revenus qu'il tire de ses publications sont en effet de plus en plus maigres et son travail de lecteur de russe à l'Université Charles suffit à peine à nourrir la famille. Il cherche donc à obtenir un poste plus rémunérateur et stable dans une société en crise. En outre, il est désormais conscient de l'impossibilité d'un retour en Russie ; ce qui, bien évidemment, n'est pas étranger à sa naturalisation. Sa conviction qu'il ne reverra plus la Russie est également liée aux contextes politiques russe et international, les gouvernements et les émigrés ne peuvent plus ignorer que le régime soviétique est appelé à persister. Sa prise de conscience a été également provoquée par la disparition en Russie d'êtres chers - Šakhmatov, puis son père - et la mort d'écrivains tels que Gumilev, Blok, Maïakovski, qui le plongent dans une profonde dépression. Dorénavant, son retour est inenvisageable non seulement pour des raisons politiques, mais encore parce que le monde qu'il a connu n'existe plus.

Pourtant, il demeure profondément russe, comme l'illustre sa conversion à l'orthodoxie, l'année même de sa naturalisation - en un ultime geste de protection. Un extrait d'un de ses poèmes écrit plus de dix auparavant, en septembre 1921, fait aussi ressortir l'ancrage profond de sa « russité », laquelle s'exprime selon des ressorts psychologiques mais aussi religieux.

<i>Son 1</i>	Rêve 1
<i>Iz Cikla Rossija</i>	Du cycle russe
<i>Mne svetit kak solnce Messija</i>	Tel un soleil, le Messie m'illumine
<i>Rebenkom plačju : mama,</i>	Je pleure comme un enfant : maman
<i>O, mama, ved' eto Rossija</i>	Oh, maman, mais c'est la Russie

Cette strophe qui, comme son titre l'indique (*Son 1* – Rêve 1), est la transcription d'un rêve qu'a fait Alfred Ljudvigovič alors qu'il est encore en transit à Varsovie, est instructive à plusieurs égards. Tout d'abord, elle confirme bien le lien entre la religion et la Russie ou, plus exactement, la mémoire de la Russie. Le Messie n'est pas associé à la Russie mais au souvenir qu'il en a gardé. Ce souvenir est en contraste avec le présent de l'exil, qui ressortit à un espace sombre et sans horizon – « Mesjac v tunele / T'ma nas ranila smertel'no » (« La lune reste enfermée dans un tunnel / la pénombre : notre blessure mortelle ») – ; lorsque le soleil perce à travers les nuages ou les murs, c'est à peine perceptible.

<i>Kusty sireni u ograd</i>	Les lilas derrière la palissade
<i>lkh zapakh slušnyj ele-ele.</i>	exhalent à peine leur odeur ensoleillée
(Prague, 22-23 juin 1922)	
<i>Ja tol'ko sečas zametil, čto snova</i>	Je ne remarque que maintenant
<i>prišla vesna.</i>	que le printemps est arrivé
(s. d.)	

En revanche, le souvenir de la Russie est évoqué sous la forme d'une lumière, un élément qui n'a plus de corps. Baignée de nuances limpides, les couleurs qui caractérisent son souvenir sont parfois aveuglantes – « Vsjudu že ležit Rossija / Na belom, na jarkom snegu » (« Partout, la Russie s'étend / Sur une neige blanche, éclatante »), Zbraslav, 25 février 1924 ; les lignes sont pures – « Predo mnoj očertitsja most / Linija ulicy ščetka i prosta » (« Un pont se dessine devant moi / La ligne de la rue est nette et simple »),

Petrograd, mai 1919. En somme, la Russie est claire et éblouissante, elle n'en est pas moins désincarnée et vide.

Un deuxième détail attire notre attention : le rapport à la mère. Évoquant son pays d'origine, en toute logique, il convoque des images qui remontent à son propre passé – son enfance. Plus surprenante est l'association qu'il fait entre la Russie et sa mère – « Oh, maman, mais c'est la Russie » –, quand on sait que sa mère lui parlait en allemand. La terre natale russe telle que se la représente *a posteriori* cet homme né en Ukraine de parents allemands ressemble à une reconstruction singulièrement englobante. Une autre de ses caractéristiques est la féminité de la Russie. Loin de se limiter à sa mère lorsqu'il évoque la Russie, Bem fait une grande place aux femmes dans son écriture. Les premiers poèmes qu'il écrit en exil, par exemple, sont dédiés à différentes femmes. Plus encore que ces amies, passantes ou simples rencontres, sa femme est centrale dans son écriture ; non content de lui consacrer une grande partie de sa poésie, Bem emprunte le nom de jeune fille de son épouse – Antonina Jozifovna Omeljanenko – pour se créer un pseudonyme, Omeljanov, lorsqu'il collabore à la revue *Vestnik Krestjankoj Rossii* [Le Courrier de la Russie paysanne]¹². Enfin, une autre femme occupe un rang assez remarquable dans ses écrits intimes : Alla Golovina. Bem avait une grande estime pour cette jeune poétesse et fut profondément attristé par son départ à Paris ; ils sont toutefois parvenus à maintenir des liens épistolaires. Les femmes de l'émigration, souvent seules et obligées de travailler pour survivre, sont relativement indépendantes. Bem dresse, dans son journal intime, un tableau assez sombre des vies de famille ou de couple fragilisées par des conditions matérielles difficiles. Il note d'ailleurs que, vu le contexte économique dans lequel vivent la plupart des familles, il est parfois préférable d'envoyer les

¹² Ce périodique, rattaché au parti agrarien reconstitué en émigration par S. S. Maslov et proche des SR, a subsisté pendant dix ans, de 1921 à 1931, sous la direction de Maslov, A. A. Argunov et A. L. Bem.

enfants dans des institutions plutôt que de les maintenir dans un environnement peu favorable¹³. Dans cette précarité, Bem prête une grande importance aux femmes, notamment parce que c'est par elles que passe l'éducation. Non qu'il veuille les circonscrire à un rôle maternel et nourricier, elles transmettent également le langage et la mémoire de la Russie et, au-delà de leur maternité, elles peuvent avoir une grande force créatrice – poétique et littéraire –, comme en témoignent l'expérience d'Alla Golovina, dont Bem loue la poésie et encourage la publication, ou encore la façon dont il incite sa fille Irina à écrire et à publier. Prêter aux femmes un don poétique particulier ou une sensibilité artistique exacerbée reviendrait certes à un partage très sexué des rôles et ne serait pas dénué de préjugés. Ce n'est pas le cas ici. A. L. Bem créa, dès son arrivée à Prague, le Monastère des poètes (*Skit poetov*), un cercle poétique au sein duquel se rencontraient les jeunes poètes pragoïses d'origine russe et parmi lesquels Alla Golovina fut une figure remarquable. Au sein de ce groupe qui rassemblait plus d'hommes que de femmes, celles-ci ont joué un rôle non négligeable, tant dans les publications que dans les réunions. L'on peut souligner ici la place qu'ont occupée certaines femmes et l'attention que Bem leur a portée dans la création littéraire qui était, d'une certaine manière, une promesse d'émancipation : tant qu'elles sont des créatrices, elles se réalisent elles-mêmes. Il ne s'agissait pas d'écrire quelques vers dans le coin d'un cahier, mais de partager ces créations, de les critiquer, de les publier et enfin d'affirmer une vision du monde à travers la poésie. C'est à cette affirmation qu'A. L. Bem a voulu participer.

¹³ C'est d'ailleurs pour cela qu'a été créé le pensionnat de Moravská Třebová, qui accueille des orphelins de la révolution et de la guerre civile mais aussi des enfants que les parents n'ont plus les moyens d'élever. Les enfants sont éduqués dans un environnement russophone, relativement à l'écart de la société tchèque. Un trait assez notable pour l'époque : l'école est mixte, ce qui atteste d'une égalité entre filles et garçons qui reçoivent le même enseignement et peuvent espérer un avenir similaire. Alla Golovina en a brossé un tableau très évocateur dans ses nouvelles. L'on y saisit notamment la soif d'émancipation de ces jeunes gens qui rêvent de quitter leur pensionnat pour Prague ou Paris et paraissent, somme toute, assez indifférents à la Russie.

Avant ou après son exil, Bem semble bien avoir choisi de devenir et de rester russe, tout en optant pour la nationalité tchécoslovaque. Sa mémoire est une construction littéraire ; bien qu'il soit particulièrement attentif à l'évolution politique de la Russie et de l'Europe, la Russie est un espace littéraire. Ce qui lui manque en émigration, c'est l'univers pétersbourgeois qu'il a connu au début du XX^e siècle, ses cercles littéraires, sa créativité. Et c'est ce qu'il essaie de reconstituer en exil.

L'expression de cette pluralité dans les écrits publics et intimes

Une géographie de l'exil

Kiev, Constantinople, Sofia, Belgrade, Varsovie, Prague : toutes ces capitales ont été des villes par lesquelles sont passés un grand nombre d'exilés russes. Le trajet suivi par A. L. Bem n'est certes pas d'une grande originalité, l'on peut toutefois noter sa sinuosité. Varsovie était en effet sur la voie, beaucoup plus directe, Moscou-Berlin-Paris. Pourquoi ce détour par Prague ? Un parcours d'autant plus surprenant que Bem, d'origine allemande, aurait pu être attiré par Berlin. La politique d'accueil mise en place par le gouvernement tchécoslovaque¹⁴ peut expliquer le choix d'Alfred Ljudvigovič. La vie intellectuelle était en effet stimulée et encouragée par les autorités qui, au début des années 1920, entendaient former une élite censée retourner en Russie et reprendre les rênes une fois le pouvoir des soviets affaibli. Ces conditions favorables faites aux intellectuels ont donc vraisemblablement attiré Bem à Prague.

Il n'empêche que, de cette carte, se dégage le sentiment que Bem ne voulait pas quitter l'espace slave de l'Europe. D'une part, sa femme et ses deux filles étaient restées en

¹⁴ Elle consista en l'attribution de bourses à des étudiants et à des écrivains russes, la création d'écoles et d'universités russes ou encore le soutien octroyé à certains journaux comme *Volja Rossii*.

Ukraine et il gardait l'espoir de les retrouver, ce qui se produirait en 1922. D'autre part, ses écrits traduisent son souci de la langue russe et la peur de la perdre dans un environnement non russophone. En restant en Pologne, puis en Tchécoslovaquie, l'acculturation qu'il redoute devrait être moindre. L'espace qu'habite Al'fred Ljudvigovič recouvre une Mitteleuropa ayant pour centre Prague. Outre ses trajets, le faisceau épistolaire qu'il a constitué autour de lui dessine lui aussi un cercle à l'échelle européenne qui tourne autour de Prague. Les villes auxquelles le relie sa correspondance sont Varsovie, Berlin, Oslo, Bruxelles, Paris, Milan, Vienne, Belgrade, Sofia. La liste des revues dans lesquelles Bem publiait confirme son inscription dans cet espace européen médian. À côté des périodiques de l'émigration russe, on recense des publications allemandes – allemandes de Bohême et de Moravie (Prague, Karlovy Vary, Brno) –, tchèques, polonaises, du nord des Balkans (Ljubljana et Zagreb), d'Italie du Nord (Milan)¹⁵.

À la croisée des écrits allemands, tchèques et russes

Si c'est précisément dans la capitale vltavine qu'A. L. Bem a choisi de s'installer définitivement, au-delà de la politique relativement attractive menée par le gouvernement tchécoslovaque, des affinités lient le critique littéraire à cette ville à la fois allemande et tchèque. En s'y établissant, Bem s'inscrit dans un environnement germano-slave qui, étant donné ses origines allemande et russe, ne peut lui être totalement étranger.

Comment la Bohême se reflète-t-elle dans ses travaux ? Quelle place l'élément allemand qui lui est familier occupe-t-il dans ses écrits divers ? En somme, que nous révèle sur la société d'accueil l'expérience d'un immigré en Tchécoslovaquie ? Plus précisément, comment se fait-elle l'écho du côtoiement germano-tchèque ? Notons tout d'abord

¹⁵ Pour plus de précisions, voir la liste des revues en annexe.

qu'outre ses travaux les plus connus, traitant notamment de l'œuvre de Dostoïevski¹⁶, Bem a consacré un grand nombre de recherches aux voyageurs russes en Bohême au XIX^e siècle. L'attention qu'il a portée aux personnes de passage, dans le passé et le présent, fait de la Bohême un territoire que l'on parcourt sans vraiment s'y arrêter et auquel l'on ne saurait prêter une identité particulière, qu'elle fût tchèque ou allemande. Dans ces travaux, l'environnement tchèque que traversent ces voyageurs y est particulièrement rétréci puisqu'il se limite aux villes d'eaux. Si l'on devait dresser une cartographie des passages de ces derniers en Bohême, tels que Bem les représente dans ses études, la demeure de Václav Hanka¹⁷ y occuperait une place centrale ; au cœur de celle-ci, une surface encore plus réduite a attiré l'attention du chercheur russe : le cahier des signatures des visiteurs qu'a reçus Hanka. En se fondant sur ce document, Bem a reconstitué un dictionnaire biographique des voyageurs russes en Bohême au XIX^e siècle. Ces témoignages, au demeurant fort intéressants, tendent à ignorer la présence allemande en Bohême.

Pourtant, A. L. Bem était loin de méconnaître les Allemands tchèques. Il a en effet noué de nombreux liens avec la communauté germanophone en publiant dans des revues allemandes. Dans une partie des textes parus dans ce cadre, Bem a établi des comparaisons entre les littératures allemande et russe : certains articles mettent en regard les écrivains du XIX^e siècle (Saltykov Chtchedrine et Goethe, Goethe et Dostoïevski, Tioutchev et la littérature allemande)¹⁸. Il y

¹⁶ Soulignons à ce sujet qu'outre l'influence de la pensée russe sur les études consacrées par Bem à Dostoïevski (influence de Bakhtin notamment) celle, occidentale, de Freud a aussi joué sur sa lecture du romancier russe.

¹⁷ Philologue tchèque (1791-1861), ce slavophile qui compte parmi les mystificateurs à l'origine des faux manuscrits tchèques de Dvůr Králové et Zelená Hora était très réputé dans différents milieux russes (littéraire, politique et universitaire). Il a accueilli à Prague un grand nombre de voyageurs russes, comme en témoigne son album de signatures.

¹⁸ Pour plus de précision, l'on se reportera à l'excellente bibliographie de Míluša BUBENÍKOVÁ et Lenka VACHALOVSKÁ, *Alfréd Ljudoigovič Bém (1886-1945 ?). Bibliografie* [Alfréd Ljudvigovič Bém (1886-1945 ?). Bibliographie], Prague, Národní knihovna ČR, 1995.

observe les références à Goethe et Schiller dans l'œuvre de N. P. Ogarev, étudie les influences ou les contradictions entre les mouvements littéraires - l'antiwerther russe - ou encore l'évolution des grands thèmes littéraires - Faust chez Dostoïevski, Tourguenev et Pouchkine. Une de ses analyses est consacrée au jeu de la langue allemande sur l'écriture littéraire - Pouchkine et l'allemand. À cet égard, l'on remarque que, parmi ses publications germanophones, seuls ces textes comparatistes sont originaux alors que ceux consacrés à la littérature russe sont essentiellement des traductions d'articles déjà parus dans des revues russophones.

À l'exception de *Zeitschrift für slavische Philologie*, qui était publié à Heidelberg et n'a jamais cessé d'y paraître depuis 1924, les articles que Bem écrivait en allemand sortaient dans des journaux germanophones installés en Tchécoslovaquie : *Deutsche Tageszeitung* (publié à Karlovy Vary en 1919-1938)¹⁹, *Germanoslavica* (Brno, 1931-1937), *Prager Presse* (Prague, 1921-1938) et *Slavische Rundschau* (Berlin / Leipzig / Prague, 1929-1940). Bien qu'il ait écrit deux fois moins en allemand qu'en tchèque²⁰, ses publications, loin d'être anodines, font ressortir l'existence de cercles allemands tchécofiles, voire slavophiles, qui œuvraient au sein de la communauté germanophone, avec la figure centrale d'Arne Laurin, le rédacteur en chef de *Prager Presse*. Éditées dans des villes où les Allemands étaient traditionnellement très présents, ces publications, bien que rares, témoignent de l'intérêt que portaient leurs animateurs à leurs voisins tchèques mais aussi polonais et russes, dont ils connaissaient et partageaient les langues et cultures au sein de la *Kulturní Slavica* que tentèrent de reconstituer ces périodiques. La proximité culturelle qu'ils prônaient était telle que ces journaux n'ont pas survécu à

¹⁹ Ce quotidien de langue allemande, qui paraissait à Karlovy Vary, avait succédé en 1919 au *Karlsbader Tagblatt*.

²⁰ L'on dénombre 143 articles écrits en russe, 56 en tchèque, 27 en allemand, 2 en français, 1 en anglais et 1 en italien.

l'invasion allemande, pas plus qu'ils n'ont été ressuscités ultérieurement. Cependant, la construction d'une telle communauté n'allait pas toujours de soi et a pu, à certains égards, sembler orchestrée par les autorités. *Prager Presse*, par exemple, était subventionnée par le gouvernement tchécoslovaque et son rédacteur en chef, Arne Laurin, était aussi le secrétaire de Masaryk – dans une controverse qui l'oppose à Musil, Karl Kraus va jusqu'à qualifier le journal de « ... feuille de chou expressionniste au service du régime, dont la visée est de gagner les Allemands de Bohême à la cause tchèque en massacrant la langue allemande²¹ » ; l'accusation est sévère, elle n'en révèle pas moins certaines accointances politiques de *Prager Presse*. Toutefois, quels que fussent leurs liens avec le pouvoir, ces publications témoignent d'une volonté de vivre ensemble et de l'existence d'échanges intellectuels dans lesquels s'est tout naturellement inscrit A. L. Bem. C'est d'ailleurs dans *Prager Presse* qu'il publie le plus fréquemment des articles courts, souvent d'une page, qui, en dépit de leur format, donnent une idée de l'ensemble de ses travaux (Dostoïevski, les écrivains russes en Bohême au XIX^e siècle). Le journal allemand n'est d'ailleurs pas sans rappeler *Volja Rossii*, auquel Bem avait également collaboré et qui, à l'instar de *Prager Presse*, avait été créé avec le soutien du gouvernement tchécoslovaque. Ce milieu germanique dans lequel il s'est inscrit est donc peu éloigné du russe d'un point de vue politique et littéraire, d'autant que Bem y publie des articles très similaires à ceux en russe, parfois même identiques. Ce réseau germanophone ne se confond pourtant pas avec le réseau tchèque que Bem s'est constitué.

Un point distingue les publications tchèques de Bem de celles parues en allemand : les premières sont plus originales dans la mesure où une seule est une traduction d'un article

²¹ Karl KRAUS, « Nestroy und die Literaten » (1922), cité par Stéphane GÖDICKE, in : « Kraus contre Musil : la guerre du silence », *Revue Agone*, n° 35-36, 2006, pp. 87-104 - voir <http://revueagone.revues.org/581>.

déjà paru en russe alors qu'on dénombre douze articles écrits en allemand qui sont des traductions de textes russes. Un autre trait différencie ses articles tchèques : un grand nombre d'entre eux traitent de la littérature russe contemporaine et de l'Union soviétique. Il est fort probable qu'il ait répondu à une demande éditoriale et donc à un intérêt du lectorat tchèque pour ces questions. Quand il publie en tchèque, le critique russe établit beaucoup moins de comparaisons entre littératures russe et tchèque qu'il ne le fait entre les œuvres russes et allemandes. Seul un article met en regard littératures russe et tchèque. Il a pour objet Mácha et la littérature russe et conclut que le rapport du poète tchèque à cette dernière est caractérisé par un malentendu²². D'autres articles qui retracent la présence d'écrivains russes en Bohême offrent aussi quelques réflexions comparatistes. Que ces études soient écrites en allemand ou en tchèque, aucune d'entre elles ne croise les littératures allemande et tchèque et toutes gardent la Russie pour horizon. Dans les trois langues, un grand nombre d'articles – une sorte de noyau – est consacré à la littérature classique (Dostoïevski, Tolstoï et Gogol ainsi que Pouchkine), dont une partie est traduite en allemand. Les textes tchèques sont assez proches des articles publicistes et sont liés aussi à l'actualité littéraire – en Union soviétique ou en émigration : un relativement grand nombre d'articles est consacré à Pouchkine l'année du centenaire de la mort du poète, amplement commémorée par l'émigration. En définitive, Bem s'adresse à un lectorat tchèque qui semble plus intéressé par les questions d'actualité et l'Union soviétique, tandis que ses études sur la littérature classique sont plus souvent destinées aux lecteurs germanophones. Ces textes divergent par leur contenu, de même que les stratégies qu'il adopte pour publier. Les réseaux professionnels par lesquels il passe pour

²² « K. H. Mácha a ruská literatura » [K. H. Mácha et la littérature russe], in : Arne NOVÁK (éd.), *Karel Hynek Mácha. Osobnost, dílo, ohlas. Sborník k 100. výročí Máchovy smrti* [Karel Hynek Mácha. Personnalité, œuvre et écho. Recueil publié pour le centenaire de la mort de Mácha], Prague, Literárně historická společnost Československa / Družstevní práce, 1937, pp. 77-88.

diffuser ses travaux ne sont pas les mêmes, mais tous font ressortir son insertion dans des milieux tant germanophones que tchécophones.

Écritures intimes

Dans son écriture intime, la porosité entre les langues est plus profonde. Son journal est rédigé exclusivement en russe mais, dans ses lettres, le russe et l'allemand se croisent. Le recours à tel ou tel idiome varie bien évidemment en fonction des correspondants et de leurs origines. Si l'on dénombre vingt-trois correspondants tchèques, on n'en compte guère plus de dix germanophones (Allemands, Autrichiens et un Tchèque). Les tchécophones sont plus nombreux et leurs places dans la société tchèque sont très variées. Les Allemands avec lesquels Bem a noué des liens épistoliers sont des universitaires et essentiellement des spécialistes de l'histoire de la littérature russe ou des philologues. Parmi ces derniers, l'on peut citer, par exemple, René Fülöp-Miller²³, Gerhard Friedrich Gesemann²⁴, Erdmann Hanisch²⁵ et Arthur Luther. Il n'est guère surprenant que leurs échanges se fassent en allemand puisqu'ils résident en Allemagne ou en Autriche. Josef Körner²⁶, en revanche, vit à Prague mais le fait qu'il écrive en allemand nous rappelle que cette langue était celle des Juifs d'Europe centrale et notamment pragois.

²³ René Fülöp-Miller (1891-1963), historien autrichien des idées, notamment de la religion, écrivain.

²⁴ Gerhard Friedrich Gesemann (1888-1948), slaviste et linguiste, historien de la littérature.

²⁵ Erdmann Hanisch (1876-1953), professeur à l'Université de Breslau, il est l'éditeur d'une *Histoire de la Russie soviétique (1917-1941)* et d'une *Histoire de la Russie (Geschichte Russlands)* publiée en 1940-1941 en 2 volumes formant en totalité près de 500 pages, malgré les suppressions imposées à l'auteur qui ont amputé l'ouvrage d'origine d'un bon quart et devaient porter sur les faits d'ordre culturel, c'est-à-dire l'aspect de la vie russe le plus à même de faire ressortir l'originalité des civilisations et culture slaves. Voir Erdmann HANISCH, *Geschichte Sowjetrusslands : 1917-1941*, Fribourg-en-Brigau, Herder, 1951 ; (*id.*), *Geschichte Russlands*, Fribourg-en-Brigau, Herder, 1940-1941, 2 vol.

²⁶ Josef Körner (1888-1950), germaniste, philologue tchèque de langue allemande, spécialiste du romantisme allemand, déporté en 1944 à Terezin ; il est l'auteur de *Krisenjahre der Frühromantik*.

Hormis ces épistoliers, pour lesquels le recours à cet idiome va de soi, l'on note que cette langue est également utilisée dans des lettres qu'Alfred Ljudvigovič reçoit de correspondants russes – ou, plus précisément, que la question de son utilisation s'y pose. Je propose de nous arrêter sur les lettres où l'utilisation de l'allemand est la plus surprenante ou inattendue. Son caractère fortuit peut être en effet révélateur car, dans les juxtapositions linguistiques de ces missives, l'on observe que l'allemand peut avoir différents statuts. Les lettres des deux correspondants russes retenus ici montrent la place que l'allemand peut tenir ou pas dans leur écriture et dans leur vie – Julij Isaevič Ajkhenval'd (1872-1928) et l'écrivain Ivanov-Razumnik (1878-1946). Le premier fut un philosophe, critique littéraire et traducteur²⁷, expulsé de la Russie en 1922 sur le Bateau des philosophes. En émigration, il a développé sa philosophie de la lecture, qui n'a d'ailleurs pas été sans influencer Nabokov – dans *Le Don* notamment²⁸ –, lequel fréquentait le cercle littéraire organisé autour d'Ajkhenval'd. Celui-ci considérait qu'écriture et lecture fusionnaient dans le processus créatif constitué de lectures, relectures et réminiscences : lorsqu'il écrit, l'auteur réécrit ou lit un dessein artistique qu'il transcende. Notons que Bem était lui aussi très réceptif à cette question des réminiscences en littérature, en adaptant par exemple les outils de la psychanalyse à la critique littéraire. Il n'utilise pas cette notion de réminiscence de la même façon qu'Ajkhenval'd toutefois : il l'applique moins au processus créatif qu'à celui de la lecture et de l'analyse littéraire – les réminiscences se jouent à l'intérieur d'une œuvre ou entre plusieurs œuvres de différents auteurs qui se répondent inconsciemment. Ces résurgences ne sont pas volontaires de la part des écrivains – c'est en ce sens que le critique les associe moins à la création qu'à l'analyse de la littérature –, elles sont révélées par les

²⁷ Ju. I. Ajkhenval'd a par exemple traduit les œuvres complètes de Schopenhauer entre 1901 et 1910.

²⁸ Voir Paul D. MORRIS, « Zina's Paradox : The Figured Reader in Nabokov's Gift (review) », *Nabokov Studies*, vol. 6, 2000-2001, pp. 209-212.

études comparatistes que mène A. L. Bem. Ce dernier s'appuie sur les « réminiscences » pour faire ressortir les récurrences à l'intérieur d'une œuvre, cherchant à ce que celle-ci s'explique par elle-même.

Ajkhenval'd et Bem se connaissaient avant les années d'exil – ils ont tous les deux travaillé à la publication des œuvres complètes de Pouchkine sous la direction de Vengerov. Ju. I. Ajkhenval'd rappelle dans une de ses lettres leurs liens : « Našu s vami perepisku v Rossii ja očen' pomnju » (« Je me souviens très bien de la correspondance que nous avons eue en Russie »)²⁹. Les deux hommes étaient effectivement proches, bien que des différences de vues, certes ténues, les aient parfois distingués. Ajkhenval'd, résolument inscrit dans le siècle d'argent, était connu en tant que critique littéraire avant son exil, notamment grâce à son ouvrage *Siluety russkikh pisatelej* [Silhouettes d'écrivains russes] (1907-1914). Partisan d'une « critique impressionniste » ou de la « compréhension intuitive », la littérature est, à ses yeux, autotélique et s'explique en elle-même, Julij Isaevič rejette tout historicisme, toutes explications sociologiques et références psychologiques. Une polémique éclate en 1914 après la publication de son étude sur Belinskij³⁰, qui lui vaut d'être attaqué par les critiques qui ont une approche sociologique de la littérature. Il évoque cette dispute dans une de ses lettres :

Je me souviens aussi précisément de votre article au sujet de mon "Belinskij". Je l'ai gardé chez moi, à Moscou, Moscou désormais lointaine... Je me souviens combien le ton de votre article m'avait enchanté et particulièrement touché à un moment où les autres critiques, véhéments, m'attaquaient violemment. Vous n'étiez pas

²⁹ Lettre du 25 juin 1928, Literární Archiv Památníku Národního Písemnictví [Archives littéraires du Musée de la littérature tchèque] [abrég. LA PNP], fonds Alfred Ljudvigovič Bem, carton 1, correspondance personnelle, sl. Ajkhenval'd.

³⁰ « Belinskij », in : *Siluety russkikh pisatelej* [Silhouettes d'écrivains russes], Moscou, Izd. Tovariščestvo Mir, 1914.

d'accord avec moi mais pour exprimer votre désaccord, vous aviez su trouver les mots adéquats.³¹

Hormis ce désaccord passager, les deux hommes s'appréciaient, comme en témoigne le reste de la correspondance, riche mais malheureusement courte. La première lettre que Bem reçoit, en date du 19 novembre 1924, est rédigée en allemand. À partir de la deuxième lettre, adressée à Bem le 27 mars 1928, le critique écrit en russe ; il répond à un article que Bem lui a envoyé ; une troisième et dernière lettre datée du 25 juin 1928 lui est envoyée par Ju. I. Ajkhenval'd qui meurt six mois plus tard, renversé par un tramway. Comment expliquer ce changement de langue dans la correspondance ? Ajkhenval'd vivait à Berlin et, sous l'influence de son environnement linguistique, il lui a vraisemblablement semblé naturel de s'adresser dans cette langue à un autre locuteur allemand qui appartenait au même univers – un espace centre-européen dont la langue de communication était l'allemand. Il est tout de même assez surprenant qu'il n'ait pas eu le réflexe d'écrire à son compatriote dans leur langue natale. Notons ici que l'allemand était plus qu'une langue de communication étrangère, elle était, tout particulièrement pour les Juifs d'Europe centrale et orientale, une langue de référence – celle qu'ils pouvaient parler dans les différents pays de la région, mais encore celle du pays vers lequel une forte émigration se dirigeait depuis le XIX^e siècle, car considéré comme le plus à même de les protéger de l'antisémitisme russe, ukrainien, voire polonais. Une langue cosmopolite d'une certaine façon, que Bem partageait avec Ajkhenval'd. Toutefois, la suite des échanges se fait en russe, ce qui démontre que Bem avait

³¹ Lettre de Ju. I. Ajkhenval'd à A. L. Bem, 25 juin 1928, LA PNP, fonds A. Bem, carton 1, *op. cit.* – « ...kak otčetlivo pomnju i vašu statju po povodu moego "Belinskogo". Ona sokhranilas' u menja v Moskve, v dalekoj teper' ot menja Moskve... Ja pomnju i to, kak plenil menja ton vašej stat'i, osobenno tronuvsij menja togda, kogda na menja tak rezko i grubo napadali drugie kritiki. Vy ne byli soglasny so mnoju, no dlja togo čtoby eto nesoglasie vyrazil', Vy našli podkhodjaščie slova. »

clairement choisi de s'exprimer dans ses écrits intimes en russe.

Le cas d'Ivanov-Razumnik (Razumnik Vasilievitch Ivanov) est tout autre. Diplômé de la Faculté de Physique et de Mathématiques de Saint-Petersbourg en 1902, il fréquente les cours de philologie à partir de 1904, à l'instar de Bem. Tous deux sont proches du mouvement SR, bien que Razumnik n'y ait pas adhéré ; il fonde en 1916-1918 un groupe de poètes et écrivains unis autour de l'idée d'une révolution spirituelle, il est aussi le rédacteur en chef du journal SR de gauche *Delo Naroda*, enfin, en 1919-1924, il organise l'association philosophique libre (*volfila*). Arrêté et exilé à plusieurs reprises³² entre 1919 et 1939, Ivanov finit par se retrouver, en 1942, en territoire occupé par les Allemands, il est envoyé dans un camp de réfugiés en 1943 en Prusse orientale³³, d'où il correspond avec Postnikov, Remizov, Stepun, Zaïtsev et Bem. À ce dernier, il envoie dix-huit lettres entre le 14 avril 1942 et le 16 décembre 1944.

Si, pour Ajkhenval'd, l'allemand est la langue à laquelle il recourt spontanément pour s'adresser à Bem, en revanche, chez Ivanov-Razumnik, elle relève d'une impossibilité. Une rupture de six mois suspend la correspondance entre les deux hommes car une règle imposait à Ivanov de n'écrire qu'en allemand. Son silence est d'autant plus notable qu'habituellement les missives sont nombreuses et régulières, elles s'espacent d'à peine quelques semaines et leur fréquence est d'ailleurs surprenante dans un camp de transit où le

³² Emprisonné en 1901, 1919, 1933, 1937, Ivanov-Razumnik a connu les geôles tsaristes et soviétiques, ce qui lui a permis de comparer les différentes méthodes de privation de liberté et de mouvement. Ses mémoires ont été publiés sous le titre de *Tjurny i ssylki* [Prisons et exils]. Traduit en anglais sous le titre de *The Memoirs of Ivanov-Razumnik* (Londres, Oxford University Press, 1965), cet ouvrage écrit en 1943, dans un camp de transit allemand, n'est pas qu'une réflexion sur la vie d'un philosophe faite de déportation et bannissement (*ssylka i vysylka*). Il est surtout une étude sur l'enfermement, les méthodes mises en œuvres par les autorités pour régir la détention, ainsi que les façons qu'ont les détenus de réagir, de communiquer et de trouver de minuscules espaces de liberté dans les limites de leur détention.

³³ Il se retrouve, dans un premier Umsiedlungslager – camp de transit –, à Könitz, puis dans un autre à Konradstein, dans l'actuelle Pologne, dans la région de Gdansk.

papier manque, comme le fait souvent remarquer Ivanov-Razumnik. Il n'explique pas son silence soudain comme un rejet explicite de l'allemand : l'écriture intime ne peut passer par une langue étrangère, quelle qu'elle soit. À l'opposé d'Ajkhenval'd, l'écriture intime d'Ivanov-Razumnik ne peut se plier à l'allemand, qui demeure une langue étrangère. Il s'y refuse, non qu'il n'en soit pas capable, il cite des vers de Goethe en allemand et utilise des expressions allemandes (il s'accuse par exemple d'être un « doppel Schwein » parce qu'il n'a pas répondu à Bem pendant près de six mois).

Je regrette infiniment que notre correspondance se soit interrompue il y a six mois - par ma faute. Vers la mi-juin, une nouvelle interdit d'écrire « in der russischen Sprache » - et depuis lors, ma correspondance s'est quasiment réduite à néant : je n'avais aucune envie de m'arracher des lettres dans une langue étrangère et j'ai totalement arrêté d'en écrire. Mais le malheur est que, tel est pris qui croyait prendre : ayant arrêté d'écrire, j'ai cessé de recevoir des lettres, et je n'avais pas le droit de me plaindre. Or, comme chacun sait, il n'est rien de tel que balai neuf, mais quand il s'use, il laisse passer beaucoup de déchet qui reste inaperçu. Voilà pourquoi je peux vous écrire cette lettre russe non prohibée.³⁴

Son expérience carcérale lui permet non seulement d'analyser et comparer les conditions de détention, mais aussi de discerner les îlots de liberté et d'en tirer profit³⁵ : il parvient à communiquer assez aisément avec l'extérieur et même dans la langue de son choix en dépit du règlement. Toutefois, même s'il prétend déjouer la censure, il ne peut prendre le

³⁴ Lettre d'Ivanov-Razumnik à A. L. Bem, 5 novembre 1944, LA PNP, fonds A. Bem, carton 4, correspondance personnelle, sl. Ivanov-Razumnik - « Mne očen' grusno čto perepiska naša oborvalas' vot uže polgoda tomu nazad - i narušaetsja, po moej vine. V seredine ijunja vyshla naša juridičeskaja novela o vosprešenii pisať " in der russischen Sprache " - i s tekh por moja perepiska počti čto sošla na net : ne bylo nikakoj okhoty vymučivať iz sebja piš'ma na čužom jazyke, ja sovsem perestal pisať piš'ma. Eto by ešče ne beda, a beda v tom ; čto dolg platežem krasen : perestav pisať, ja perestal i polučit' korrespondenciju, - i žalovať ne imel prava. No kak izvestno, čisto metet tol'ko novaja metla, a kogda stanovitsja staroj, to mnogoe ostaetsja eju i ne nevymetennom, i nezamečanom. Vot i pišu Vam nevozbranno eto russkoe piš'mo. »

³⁵ Déjà, dans les prisons soviétiques, il avait su distinguer les lieux consacrés à la communication entre les détenus, instaurer des moments de liberté à l'intérieur de la prison (voir note 31). Dans le camp, il parvient à se reconstituer quelques jours un îlot de liberté (lettre du 6 juin 1943, LA PNP, fonds A. Bem, carton 4, *op. cit.*).

risque d'exprimer des sentiments hostiles à l'Allemagne. Dans ses lettres, aucune référence n'est faite à l'Allemagne, qui se limite au camp où il est enfermé et qu'il rêve de quitter pour Prague - « la ville dorée » -, dont les portes lui sont irrémédiablement fermées. Dans sa lettre du 6 juin 1943, il évoque la maison d'Allemands voisins du camp chez qui, grâce à un habile subterfuge, il a réussi à passer trois jours seul, dans ce qu'il qualifie de totale liberté (bien qu'enfermé dans la maison). La plus grande partie de la correspondance entre les deux hommes est consacrée à la littérature russe.

Dans son avant-dernière lettre, datée du 5 novembre 1944, Ivanov-Razumnik évoque les conséquences désastreuses de la guerre, malgré lesquelles « l'humanité ne va pas périr, elle est condamnée à vivre encore longtemps mais pour les deux émigrants que nous sommes - l'un de longue date et l'autre récent -, c'est comme si nous étions déjà à la porte de la mort³⁶ ». Tous deux sont conscients que leur exil les rend hautement suspects aux yeux des soviétiques - un pressentiment que confirmera en mai 1945 l'arrestation et la disparition d'A. L. Bem. Depuis son camp de transit, Ivanov-Razumnik n'assiste pas directement à la fuite des Russes devant l'avancée des troupes soviétiques mais les rumeurs circulent : l'une de ses connaissances, un codétenu dans les prisons tsaristes qui est désormais à Salzbourg, lui décrit une ville pleine de réfugiés russes (« perepol'nen russkimi bežencami iz Belgrada »). Il faut se préparer à mourir (« umirat' sobirat'sja »), conclut-il (lettre du 5 novembre 1944³⁷). La lucidité avec laquelle ils observent leur époque les fait profondément douter de leur survie³⁸.

³⁶ Lettre d'Ivanov-Razumnik à A. L. Bem, 5 novembre 1944, LA PNP, fonds A. Bem, carton 4, *op. cit.* - « Čelovečestvo ne pogibnet, emu suždena ešče dolgaja žizn', i vot my s vami - starye i novye emigranty - kak budto-by uže stoim na rubeže gibeli. »

³⁷ *Ibid.*

³⁸ Voir la lettre du 3 octobre 1944 (LA PNP, fonds A. Bem, carton 4, correspondance personnelle) : « Je regrette terriblement que nos destins ne nous aient pas menés à Prague : il faudra de toute manière mourir mais même la mort peut être douce si l'on est bien entouré [...]. Si l'on reste en vie, la question des carnets de Sologub se posera, question qui pour l'heure n'est "pas d'actualité" » (« Očen' zhaleju, čto eti nashi sud'by

Il reste la lecture, la plus grande partie de leur correspondance est d'ailleurs consacrée à la littérature. L'on peut s'étonner qu'Ivanov-Razumnik, qui a assisté à l'invasion allemande en Russie avant de se retrouver dans un camp de transit en Allemagne, loin de relater les destructions ou son désarroi, s'interroge, par exemple, sur la différence entre aimer un auteur et l'estimer (au sujet de Nabokov, notamment), évoque sa découverte de la littérature émigrée à travers ses lectures de Bunin et de Remizov, entre autres, et disserte longuement sur la littérature classique. Évite-t-il les sujets dangereux en raison de la censure ? La littérature serait-elle un refuge qui permette de fuir la réalité ? Ivanov rejette ce préjugé : il se plonge dans la lecture, non pas pour tuer le temps (« ubit' vremja »), mais pour repenser le passé (« po novomu osmyslet' staroe »). L'été a été consacré à *Guerre et paix*, l'automne à *Anna Karénine* et *Résurrection* ainsi qu'à tous les *Contes populaires* publiés par Tolstoï, qu'il place très haut dans son panthéon de la littérature ; il destine l'hiver 1944-1945 à l'œuvre de Dostoïevski. De son côté, Bem a été le témoin actif de la destruction de sa culture par les Allemands et de la pluralité de celle-ci ; il considère désormais que la guerre a anéanti la culture européenne. Ce que ne croit pas son correspondant : l'humanité arrivera à dépasser cela, même après la troisième guerre mondiale qui secouera la seconde moitié du XX^e siècle, écrit-il ; elle trouvera de nouvelles rives - « L'épreuve du feu continue » (« Ispytanie ognem prodalžaetsja »). L'expression est le titre d'un article qu'il finit d'écrire en décembre 1944 et qui est la suite de celui qu'il avait publié trente ans plus tôt : « L'épreuve du feu ». « Je suis passé par l'épreuve du feu et vous par celle du

ne priveli v Pragu : pogibať vse ravno pridetsja no na ljudjakh i smert' krasna [...]. Esli ostanemsja zhivy, togda stanet vopros i o dnevnikakh Sologuba ; poka zhe on "ne aktualen" »)... Voir encore la lettre du 23 décembre 1944 (LA PNP, fonds A. Bem, carton 4, *op. cit.*) : « Vraisemblablement, "ceci tuera cela..." mais - qui vivra verra. Toute la question étant : "qui vivra ?" » (« Po vsej verojatnosti "Ceci tuera cela..." no - qui vivra verra. Vot tol'ko v tom i vopros : "qui vivra ?" »).

langage »³⁹, conclut-il, c'est pourquoi, suggère Ivanov-Razumnik, Bem ne voit plus d'issue. La tentation du catastrophisme à laquelle succombe Bem n'a certes rien d'insensé en 1944. Elle le rend profondément européen car il prolonge une pensée déjà ancrée dans l'Occident de l'après-Première Guerre, notamment dans le sillage de Julien Benda, et qui sera démontrée par le conflit suivant : la culture a failli, elle n'a pas su prémunir les hommes de la tourmente et leur a même fourni les moyens de se détruire. Pour Ivanov-Razumnik, coupé du reste de l'Europe pendant un quart de siècle, souligne-t-il lui-même, emprisonné à plusieurs reprises et victime de la censure, la culture demeure un combat, une lutte continue car elle est la condition même de sa liberté. Cette fracture entre les deux conceptions de la culture va continuer de partager les deux Europe, de l'Ouest et de l'Est, tout au long de la deuxième moitié du XX^e siècle.

Conclusion

Sans doute cette « épreuve du langage » qu'a traversée A. L. Bem a-t-elle pris la forme d'un arrachement : il s'est défait de sa langue une première fois, en émigrant, puis une seconde fois, à la fin de la guerre, en acceptant, en janvier 1945, un poste de bibliothécaire à la Fondation Heydrich⁴⁰.

³⁹ Voir la lettre du 5 novembre 1944 (LA PNP, fonds A. Bem, carton 4, *op. cit.*) : « Telles furent les futilités auxquelles nous nous sommes consacrés : j'ai "éprouvé le feu" et vous la langue » (« *Vot kakimi nenužnostjami my s Vami zanimalis' : ja - "ispytannym ognem", Vy - jazykom* »).

⁴⁰ Dans le sillage des instituts de recherche sur le Sud et l'Est (*Südostforschungsinstituts*) qui avaient été fondés à Prague dès 1940, la Fondation Reinhard-Heydrich (Reinhard-Heydrich-Stiftung) fut inaugurée le 25 juillet 1942, en hommage au protecteur adjoint de Bohême-Moravie Reinhard Heydrich, assassiné par des résistants tchèques le 4 juin 1942, qui fut aussi le directeur de l'office central de sécurité du Reich (RSHA), et dont cette institution prolongeait les efforts de nazification du protectorat (extermination des Juifs et germanisation du pays). La fondation avait pour objectif d'« étudier l'environnement national, culturel, politique et économique des régions tchèques et moraves ainsi que celles du Sud et de l'Est de l'Europe », et s'inscrivait dans le projet de germanisation des composantes slaves d'un espace dont les nazis entendaient nier la spécificité. Elle était censée faciliter l'administration des régions occupées par les nazis et surtout promouvoir le peuplement de ces contrées qui pourraient être mobilisées dans la lutte contre l'Union soviétique. Sa direction était située à l'Université Charles, désormais allemande, et regroupait huit instituts (psychologie, biologie, ethnologie, géographie, de droit allemand,

L'identité qu'il s'était construite, Bem n'en avait pas héritée mais se l'était sciemment choisie. Littéraire, celle-ci était constituée de transferts russo-germano-tchèques. De tels passages n'étaient pas exceptionnels dans l'Europe du début du XX^e siècle, ils n'en étaient pas moins menacés par la radicalisation des constructions identitaires nationales et surtout par l'avènement du nazisme. Bem avait su les cultiver mais quels mécanismes, au début de l'année 1945, alors que l'armée allemande est en déroute, le poussent à entrer à l'Institut Heydrich ? Comment cet homme dont la germanité n'est qu'une composante d'une identité plurielle se résout-il à se faire l'archiviste d'une institution qui, après avoir voulu s'approprier le patrimoine culturel des Juifs pour mieux effacer la mémoire de ceux qu'ils prévoyaient d'exterminer, entendait nier l'originalité de la culture russe ? Son entrée à l'Institut Heydrich demeure une énigme. Elle était bien motivée par des raisons économiques : son journal intime rédigé en 1944-1945 retrace essentiellement la dénuement d'une famille qui n'a quasiment aucune ressource alors que sa fille Irina accouche le 19 janvier 1945⁴¹. En outre, l'on voit dans ses travaux qu'elle n'avait aucun fondement idéologique. Bem ne profite pas de l'occupation allemande pour germaniser son nom et se faire appeler Boehme ; de plus, les rares documents qui attestent son recrutement se bornent à faire état de sa parfaite maîtrise de la langue allemande, de la thèse qu'il a passée à l'Université Charles en 1932, mais ne font aucune allusion à une quelconque adhésion à l'idéologie nazie⁴². Quoi qu'il en soit, son passage par la Fondation Heydrich est extrêmement compromettant et l'a définitivement exclu de la communauté scientifique tchèque dans la mesure où cette institution était un outil de propagande mis en place par le Reich pour anéantir la science

de tchèque et de musique, ainsi qu'un centre consacré à l'influence allemande sur le monde slave, plus particulièrement sur la Bohême-Moravie). À ces huit instituts vint s'ajouter, en 1944, le centre d'études du bolchevisme.

⁴¹ Voir LA PNP, fonds A. Bem, carton 16, journal des années 1934-1945.

⁴² Státní Ústřední Archiv, Ministerstvo Školství a národní osvěty (1918-1945), sl. Bem.

indépendante en Bohême-Moravie et nier la spécificité de la culture et de l'identité tchèques⁴³. Son choix s'est aussi apparenté à un suicide. À l'instar de Stefan Zweig qui, avant de mettre fin à ses jours, explique que le monde de sa langue a disparu, celui que Bem s'était construit n'est plus, aucun autre espace ne peut désormais l'accueillir : sa culture européenne est morte.

Ses derniers échanges avec Ivanov-Razumnik traduisent une vision de l'avenir extrêmement sombre : son univers a disparu. Pourtant, n'a-t-il laissé aucune trace ? Quelle put être sa postérité ? Les jeunes générations qui l'ont côtoyé et qu'il avait à cœur de former n'ont-elles pu prendre, à leur tour, la parole ? La Deuxième Guerre mondiale en avait fauché une partie et, dans la Tchécoslovaquie communiste, il était périlleux de s'afficher descendant de l'émigration russe. Certains ont néanmoins continué à avancer dans les pas de Bem en écrivant en russe, en traduisant, en publiant des travaux sur la langue et la littérature russes. L'exemple de Vadim Morkovin n'est pas sans intérêt à cet égard. Proche de Bem, il était très impliqué dans le cercle littéraire du Monastère des poètes. Il renonça à son emploi d'ingénieur pour se consacrer à la littérature dans l'après-guerre et travailla notamment à l'édition d'une partie des œuvres de Marina Tsvetaeva en collaboration avec Ariadna Efron, la fille de la poétesse. Une façon de tracer le sillon d'un retour possible.

⁴³ À ce sujet, voir Miluša BUBENÍKOVÁ, « K osudu Alfréda Béma za druhé světové války » [Le Destin d'A. Bem pendant la Deuxième Guerre mondiale], in : Vladimír BYSTROV, *Z Prahy do Gulagu, aneb, Překáželi* [De Prague au goulag, ou : Ils dérangeaient], Prague, Bystrov a synové, 1999, pp. 317-322.



Trois membres du Monastère des poètes : Morkovin, Goluby, Mansvetov Prague, place Venceslas (s. d.)

Annexe

Liste des périodiques dans lesquels A. L. Bem a publié

Périodiques de l'émigration russe

Vestnik Pedagogičeskogo bjuro, Prague ; Volja Rossii, quotidien, Prague ; Zapiski russkogo istoričeskogo občestva v Prage, Prague ; Central'naja Eoropa, Prague ; Naučnye trudy russkogo narodnogo (svobodnogo) universiteta v Prage, Prague ; Student, Prague ; Učenyje zapiski osnovannye Russkoj učebnoj kollegiej v Prage, Prague ; Soimi putjami, Prague ; Slavjanskaja Kniga, Prague ; Russkaja škola za rubežem, Prague ; Izdanie kul'turno-prosvetitel'nogo otdela Zemgora, Prague ; Russkij Vrač v Čekhoslovakii, Prague.

Meč, hebdomadaire, Varsovie ; Molva, Varsovie ; Rodnoe slovo, Varsovie ; Svoboda, Varsovie.

Rul', Berlin ; *Novaja russkaja kniga*, Berlin ; *Novosti literatury*, Berlin ; *Svobodnaja Rossija*, Berlin.

Poslednie novosti, Paris ; *Pouchkine*, publié à l'occasion de la Journée de la culture russe organisée en France, Paris, 1937 ; *Rodnaja zemlja*, Paris ; *Rossija i Slavjanstvo*, Paris ; *Sovremennye zapiski*, Paris.

Učiliščen predleg, Sofia ; *B'lgarska misl'*, Sofia ; *Golos*, Sofia ; *Nov', Revel'*, Tallinn.

Publiés en Russie puis URSS

Puškin i ego sovremenniki. Materialy i issledovanija SPb (1903-1930) ; *Puškinist*, sous la direction de Vengerov (1914-1922) ; *Russkij istoričeskij žurnal* (1917-1922), *Tolstovskij ezegodnik SPb* (1913) ; *Tolstoj. Pamjatniki tvorčestva i žizni*, Petrograd (1917-1923) ; *Učenyje zapiski Gor'kovskogo gos. Universiteta* (1966).

Publications en tchèque

Akord, Prague ; *Časopis pro moderní filologii*, Prague ; *České slovo*, Prague ; *Lumír*, Prague ; *Národní Divadlo*, Prague ; *Národní Osvobození*, Prague ; *Naše doba*, Prague ; *Listy pro umění a kritiku*, Prague ; *Panorama*, Prague ; *Pestrý týden*, Prague ; *Přerod* (Žně, Literární příloha *Přerodu*), Prague ; *Ruch filosofický*, Prague ; *Slavia*, Prague ; *Slovanský přehled*, Prague.

Publications en allemand

Bohemia (Deutsche Zeitung), Prague ; *Germanoslavica*, Brno ; *Prager Presse*, Prague ; *Deutsche Tageszeitung* (Karlsbader), Karlovy Vary ; *Tagblatt Dietsche Warande en Belfort*, Anvers ; *Der russische Gedanke*, Bonn ; *Slavische Rundschau*, Berlin / Leipzig / Prague ; *Zeitschrift für slavische Philologie*, Heidelberg.

Autres pays

Dom in svet, Ljubljana ; *La Cultura*, Milan ; *The Vassar Review*, New York ; *Nova Evropa*, Zagreb ; *Prace polskiego towarzystwa dla badań Europy wschodniej i bliskiego wschodu*, Cracovie.